

SYLVAIN CHANTAL

COMÉDIE

**EN
105-SNOS**

LE DILETTANTE



DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Turco, 2022
Fièvre de cheval, 2021

Sylvain Chantal

Comédie en sous-sol

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

© le dilettante, 2024
ISBN 979-10-308-0124-8

Couverture : Camille Cazaubon

à Gilles Blaise

I

Jean-Christophe Vitalon saisit le couteau. Le planta. Anatole Bétancourt s'écroula. L'histoire prit fin ainsi, de manière bête; les deux quadragénaires étaient pourtant amis. Imparfait sur le verbe *être* car, depuis la tromperie avec Éliisa, leur entente avait pris l'eau. Lorsqu'ils s'étaient revus le lundi précédent au domicile de Jean-Christophe, pour la première fois en deux mois, Anatole avait d'emblée posé le sujet sur la table basse, ainsi qu'une bouteille de quincy, le vin préféré de Jicé, histoire de se faire pardonner. Il fallait crever l'abcès, avant que

ce fût un ventre. Jean-Christophe avait assuré qu'il allait mieux : les histoires de coucherie avec Éliisa, c'était derrière lui, si si je te jure. Mais Anatole pressentit que c'était louche. Jean-Christophe n'allait pas mieux : il allait trop mieux. Cette discussion terminée, ils avaient agi comme si de rien n'était, sorti une boîte de pâté Hénaff du placard, débouché le quincy et causé ballon (le Football Club de Nantes avait concédé un piètre match nul face au Dijon Football Côte-d'Or quelques jours plus tôt, on pouvait parler d'une contre-performance). Comme si de rien, mais en fait comme si de tout. Jean-Christophe laissa tomber le couteau et s'essuya les mains sur son tee-shirt *Depeche Mode World Violation Tour 1990*. Il tapota le visage d'Anatole, a priori plus rien à en tirer. Les deux quadragénaires étaient pourtant redevenus amis. Ils en étaient convenus après leurs retrouvailles du lundi précédent. Seulement voilà, Éliisa était revenue sur le tapis et maintenant c'était Anatole qui gisait dessus. Anatole s'était cru intelligent, il avait même fanfaronné, t'avais raison elle baise pas si bien que ça. Le sang de Jean-Christophe n'avait fait qu'un tour ; celui d'Anatole beaucoup plus, il y en avait partout sur le Depeche Mode collector qu'il faudrait donc mettre au rebut. Jean-Christophe ouvrit son congélateur, un coffre

bahut de la marque chinoise Haier, d'une contenance de quatre cent cinquante-quatre litres, équipé d'un couvercle rabattable en inox avec serrure et garantissant une plage de températures allant de - 16 à - 24 °C. Il vida ensuite tout ce qui se trouvait à l'intérieur dans un sac poubelle noir. Des pizzas beaucoup, trois boîtes de glace, plusieurs morceaux de sanglier sous vide, un sanglier que son oncle avait tamponné avec sa Volkswagen sur une route départementale par une nuit de brouillard, quelques sachets d'épinards, de petits pois et de bref, plein d'autres légumes surgelés. Jean-Christophe se lava les mains en frottant en frottant coriace tout ce sang en frottant en frottant, passa un tee-shirt propre, puis descendit, dans le local poubelle de son immeuble, les deux sacs noirs. En fin de compte, il en avait fallu deux parce qu'il y avait aussi dix paquets de viande hachée achetés à moins cinquante pour cent car la date limite de consommation était dépassée, d'où l'utilité de posséder un grand congélateur. Jean-Christophe regagna son appartement sis au premier étage, souleva tant mal que bien Anatole et l'entreposa dans le congélateur débarrassé de son contenu. Mince, ça ne fermait pas, saloperie de genou, crac, voilà. Aux chefs d'accusation retenus contre lui, « assassinat et recel de cadavre », s'ajouterait donc

« atteinte à l'intégrité d'un cadavre ». Mais au moins ça rentrait.

C'était la première fois que Jean-Christophe tuait quelqu'un. On se doute qu'en tant qu'administrateur-comptable de chez Mirafior, entreprise spécialisée dans la production de fleurs destinées aux jardins municipaux, il n'avait pas pour activité régulière d'insérer des couteaux dans l'abdomen de ses congénères. En revanche, des films avec des meurtres dedans, il en avait vu, et beaucoup. Ce fut avec une étonnante spontanéité que Jean-Christophe eut l'idée du congélateur, puis celle de réunir quelques objets qui lui seraient utiles ces prochains jours pour emménager dans la cave de son immeuble : son ordinateur en premier lieu, ainsi qu'un sac Adidas rempli de vêtements, tubes de lait concentré sucré, paquets de café, sachets de chips, boîtes de conserve, brosse à dents et dentifrice. On aurait voulu lui signaler que, dans la précipitation, il avait négligé d'emporter un ouvre-boîte, car cet oubli lui serait préjudiciable par la suite, mais n'anticipons pas. De toute façon, il était trop tard : Jean-Christophe dévala quatre à quatre (en manquant de se tordre la cheville, c'était dangereux quatre à quatre) les marches qui le menaient à la cave. À son arrivée dans l'immeuble,

dix ans plus tôt, le propriétaire lui avait expliqué que oui d'accord c'était un peu cher neuf cents euros pour un appartement de trente-huit mètres carrés, mais qu'il disposait, inclus dans ce prix, d'un local au sous-sol d'une taille presque équivalente. Par fainéantise, et parce qu'il n'avait pas envie de passer plus de temps à chercher un appartement, Jean-Christophe s'était dit que cela irait bien comme ça et avait opté pour ce logement, sans savoir que, des années plus tard, il assassinerait son meilleur ami avec un couteau à pain, ce couteau qui avait servi à trancher une boule de campagne pour accompagner le traditionnel pâté Hénaff que les deux amis avaient l'habitude de manger ensemble, en discutant religion par exemple, car les deux hommes avaient été bercés par les enseignements théologiques durant leur enfance, ou en jouant au backgammon, une de leurs occupations familières. De fait, neuf cents euros, ce n'était pas si cher au fond. D'autant que cette cave, Jean-Christophe la fréquentait tous les week-ends, qui s'était découvert l'année précédente une passion pour la peinture. Mirafior, c'était bien sympa, mais aligner toute la journée des chiffres dans des tableaux Excel ne comblait pas une existence. Au gré d'une visite au musée d'Arts de Nantes, il était tombé en arrêt devant un tableau

de Raoul Dufy, *Le Port du Havre*, une œuvre de 1906 que le peintre avait réalisée dans une chambre dont la fenêtre ouverte (on apercevait un bout de volet sur la gauche) donnait sur des bateaux, des drapeaux et de l'eau. Cette toile l'avait fasciné au point qu'il s'était intéressé à la vie du Raoul en question. Jean-Christophe avait même tenté, en vain car beaucoup trop compliqué, de corriger une phrase de la biographie de l'artiste sur Wikipédia : *Raoul Dufy est second des onze enfants de Léon Marius Dufy, comptable dans une entreprise de métallurgie, musicien amateur talentueux, et de son épouse née Marie Eugénie Ida Lemonnier, native de Honfleur*. Car enfin on n'écrit pas *second* quand il y a neuf autres rejetons derrière ; on se doit d'utiliser le mot *deuxième*. On n'arrive pas *second* du Tour de France : cela signifierait que les cent soixante-trois autres coureurs cyclistes se seraient tous vautrés dans un virage du col du Tourmalet en suivant à l'aveugle le camion publicitaire Justin Bridou dont le chauffeur aurait par inadvertance laissé tomber sa cigarette allumée, merde ma clope, merde le ravin, splatch. Jean-Christophe s'était même imaginé une filiation avec le papa de Raoul, comptable tout comme lui, et s'était piqué de peindre à son tour. Dans son local, il disposait ainsi d'un réchaud à gaz, car il avait appris, grâce à un tutoriel YouTube, qu'il devait

réchauffer très légèrement de l'huile pour fabriquer sa propre peinture et composer ses pigments, ce que notre appliqué peintre du dimanche, après moult tentatives infructueuses, réalisait désormais à la perfection.

À la cave, un matelas était posé à la verticale contre un mur. Un 160 × 200 en plus. Pour cette raison, il moisissait au sous-sol. Lorsque Jean-Christophe avait quitté Lorient et Christine pour s'installer à Nantes, il n'avait pas réussi à introduire ladite paille dans ce qui en théorie devait servir de chambre ; le débile vestibule de deux mètres carrés qui en précédait l'entrée empêchait toute manœuvre géométrique. C'était donc dans la première pièce de l'appartement que Jean-Christophe passait l'essentiel de son temps. Il y avait installé tous ses meubles, ainsi que la machine à laver le linge et le congélateur. Quant au 160 × 200, las, Jicé avait été contraint de l'entreposer à la cave et de racheter un lit une place, beaucoup plus petit certes, mais bien utile pour favoriser la promiscuité avec les quelques femmes modestement déshabillées (bon, il n'en avait invité que deux en dix ans) qu'il fallait préserver du froid l'hiver, surtout qu'un peu radin sur les bords Jean-Christophe chauffait assez peu son appartement. Dans la cave,

se trouvaient également une chaise, une table en Formica, un lavabo en fonction, un lampadaire arc imitation Starck acheté chez Leroy Merlin, seule source de lumière de la pièce à l'exception de celle diffusée en journée par le soupirail qui donnait sur la cour de l'immeuble, un mannequin articulé en bois de Samak, qu'il avait dégoté au marché aux puces pour apprendre à dessiner les positions du corps humain, et une bibliothèque remplie de livres ayant connu le même désagrément que le matelas cité plus haut (on se demande à quoi songent les architectes parfois, tiens je vais coller un vestibule riquiqui, histoire de bien emmerder le résident, regarde Hervé ce que je viens de dessiner, ah ah ah, Thierry t'es impayable, ça va bien emmerder le résident, bon il est bientôt midi, on va déjeuner?).

Alors on me dira : mais qu'est-ce que Jean-Christophe allait bien fabriquer, reclus dans un sous-sol, au lieu de se dénoncer à la police ? En agissant de la sorte, il n'esquivait qu'un temps les conséquences de son acte malheureux. Face à un juge, il aurait pu arguer que son geste meurtrier résultait d'une tromperie. Cocufiés par un meilleur ami, franchement, les jurés n'auraient pas apprécié que cela leur arrivât : sans absoudre Jicé, ils auraient peut-être atténué la durée de sa peine.

Toujours était-il que c'était dans une cave que Jean-Christophe avait trouvé asile pour les prochaines semaines. Bien sûr, ce vendredi 14 février, il ignorait que son exil forcé durerait si longtemps. Moi-même, je n'aurais pas accepté de raconter cette histoire si j'avais su que Jean-Christophe prolongerait autant son séjour. Presque pas d'action, aucune interaction sociale car les locaux en sous-sol des autres habitants de l'immeuble étaient inoccupés, un décor aussi nu que dans une mise en scène de Vilar (Vilar, le gars qui voulait rompre avec le rituel du théâtre bourgeois, pas celui qui chantait que Capri c'était terminé et dire que c'était la ville où il avait été dépuclé). On rêverait à mieux en tant que narrateur. Si j'avais eu le choix, j'aurais opté pour une épopée sur les traces d'un aïeul espion ou une plongée dans un univers inconnu, par exemple l'étonnant monde des turfistes dans lequel avait évolué Anatole Bétancourt durant quelque temps. Cela n'intéresserait pas grand monde, mais ce serait rigolo à écrire. Ici, foin de rigolo, foin d'anecdotes potaches, on s'ennuiera sans doute un peu (je préviens, au cas où).

Pour cette première nuit passée au sous-sol, rien de bien croustillant, à l'exception des quelques chips ingurgitées vite fait avant de transbahuter

le 160 x 200 dans le coin le plus reculé de son local et de s'écrouler dessus sans même enlever ses vêtements. Ce fut le lendemain matin, à 6:32, que l'action prit de l'ampleur, une ampleur toute relative mais qui ne serait pas dénuée de conséquences. Jean-Christophe prépara un café avec son réchaud à gaz, un tripatte acquis au rayon « Camping » de chez Decathlon, alluma son ordinateur et rédigea une missive à destination de son employeur. Dans les grands traits, l'administrateur-comptable signifiait à monsieur Demarcy, le directeur général de Miraflor, que ces prochains temps il n'administrerait comptablement plus grand-chose vu qu'il avait subi une commotion cérébrale. Même la rédaction de cet e-mail (que Jicé, si rigoureux d'ordinaire, prit soin d'écrire avec des fautes d'orthographe pour donner du crédit à sa supposée déficience passagère) lui coûtait beaucoup, vous ne pouvez pas savoir monsieur Demarcy. Un accident stupide. Il avait eu la mauvaise idée de monter en amazone sur le porte-bagage d'un vélo. Le conducteur avait coincé la roue avant de la bicyclette dans les rails du tramway et Jean-Christophe avait valsé. Six heures de coma. La moitié du visage paralysée. Et des blessures de toutes sortes qui, ne vous inquiète pas monsieur Demarcy, se résorberaient avec le temps, les médecins étaient assez rassurants à ce

sujet, et patati et patata, Bien cordialement. 7:14, message terminé. Envoi programmé pour lundi matin à 9 heures. Située deux étages plus haut, la borne Wi-Fi de Jean-Christophe émettait fort heureusement jusqu'à la cave et son ordinateur affichait une barre sur quatre, le minimum requis pour utiliser Internet. Une chance pour Jicé, une autre pour moi, car allez écrire un récit en vous passant d'un élément aussi indispensable dans notre société contemporaine. 7:22, deuxième missive, adressée à Élisabeth. *Élisabeth, c'est la première fois que je te reparle depuis notre séparation et tu peux la considérer comme la dernière. Avec Anatole, qui a bloqué ton numéro de téléphone sous mes yeux, nous avons décrété que notre amitié était plus importante que votre amourette et avons décidé, pour entériner notre rabibochage, de partir en voyage tous les deux. Nous avons posé chacun un congé sans solde pour les prochains mois et loué un appartement dans une capitale européenne dont nous tairons le nom. Pas la peine d'essayer de nous retrouver. Nous ne voulons plus jamais entendre parler de toi. Jean-Christophe.* Voilà, c'était ferme et concis. 7:47, message envoyé, nul besoin de le programmer celui-ci.

7:56, début des ennuis. Un lecteur tatillon rétorquerait qu'ils avaient déjà un peu débuté, mais